

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

N°

86

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 6 décembre 1899, à 1 heure

Par ETIENNE-LOUIS MAUREL de LAPOMARÈDE

BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS)

SA VIE — SON ŒUVRE

Président : M. PINARD, professeur.

*Juges : { MM. LANDOUZY, professeur.
GILLES DE LA TOURETTE et VARNIER, agrégés.*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les différentes parties
de l'enseignement médical.*

PARIS

JOUBE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

1899

86

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

N

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 6 décembre 1899, à 1 heure

Par ETIENNE-LOUIS MAUREL de LAPOMARÈDE

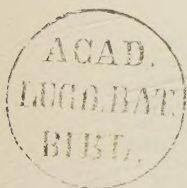
BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS)

SA VIE — SON ŒUVRE

Président : M. PINARD, professeur.

*Juges : { MM. LANDOUZY, professeur.
GILLES DE LA TOURETTE et VARNIER, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



PARIS
JOUVE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
15, rue Racine, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHEL.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.	HUTINEL.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL
Matière médicale et pharmacologie.	TERRIER.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale.	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.	N.....
	CHAENTEMSSE
	POTAIN.
Clinique médicale.	JACCOUD.
	HAYEM.
	DIEULAFOY.
	GRANCHER.
Maladie des enfants.	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.	BERGER.
Clinique chirurgicale.	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	BUDIN.
	PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.	DESGREZ	LEJARS	THIROLOIX
ACHARD.	DUPRE	LEPAGE	THOINOT
ALBARRAN.	FAURE	MARFAN	VAQUEZ
ANDRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VARNIER
BONNAIRE	GILLES DE LA	MENETRIER	WALLICH
BROCA (AUG.)	TOURETTE	MERY	WALTHER
BROCA (ANDRÉ).	HARTMANN	ROGER	WIDAL
CHARRIN	LANGLOIS	SEBILEAU	WURTZ
CHASSEVANT	LAUNOIS	TEISSIER	
DELBET	LEGUEU	THIERY	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Témoignage de sincère reconnaissance
et de filiale affection*

A MA SŒUR

A MES PARENTS

A MES AMIS

A M. DE GOURLET

Inspecteur des palais nationaux et du garde meuble
Commandeur de la Légion d'honneur

A MES MAITRES DANS LES
HOPITAUX

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR
PINARD

Membre de l'Académie de médecine.
Chevalier de la Légion d'honneur.

BAUDELOCQUE (JEAN-LOUIS)

SA VIE — SON ŒUVRE

En lisant attentivement différents ouvrages sur l'histoire de la Médecine, nous avons été étonné de voir combien l'on s'était peu occupé de certains savants. C'est ainsi que nous n'avons trouvé que très peu de documents relatifs à Baudelocque (J.-L.). Et l'on se demande pourquoi cet homme qui fut une des plus grandes figures du commencement de ce siècle, qui donna à la science des accouchements un essor jusqu'alors inconnu, qui laissa des livres impérissables, n'a pas été l'objet d'une plus grande étude.

Nous avons voulu aussi réagir pour notre faible part contre ces tendances trop généralisées qui poussent à négliger l'histoire de la médecine comme si les générations successives ne pouvaient pas y puiser leurs meilleurs enseignements.

Quant à l'histoire de l'accouchement proprement dite, elle n'a jamais été faite en France, et

c'est à peine si aujourd'hui les élèves lisent les œuvres d'hommes tels que Smellie, Peu, Portal, Mauriceau.

Notre travail ne sera pas aussi approfondi que nous l'aurions désiré, car malgré la grande bienveillance dont nos maîtres et nos amis nous ont entouré, nous n'avons pu nous procurer que certains documents intéressants. En effet Baudelocque vivait à une époque particulièrement troublée, ce qui explique la disparition de pièces assez importantes.

Malgré cela, grâce à la bienveillance de M. Frantz Funck-Brentano, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, nous avons pu prendre connaissance de documents inédits relatifs aux Ecoles d'accouchement pendant le Consulat et l'Empire. Nous avons pu pénétrer aux Archives et prendre certaines notes dont nous avons tâché de tirer parti. Nous profitons de l'occasion pour lui exprimer notre gratitude.

Nous avons lu aussi une partie des œuvres d'Oslander professeur à l'Université de Göttinge, qui eut pour Baudelocque une très grande affection.

Nous ne terminerons pas ces préliminaires sans adresser à tous ceux qui nous ont guidé au cours de nos études médicales l'expression de notre sincère attachement : à M. Rigal professeur agrégé de la Faculté pour son précieux enseignement clinique ; à MM. les Professeurs agrégés Pozzi, Poirier ; à M. le Dr Jacquet médecin des hôpitaux,

à MM. les Professeurs Potain, Landouzy, Dieulafoy, Joffroy.

Nous adresserons des remerciements particuliers à M. le D^r Funck-Brentano, le distingué chef de clinique du P. Pinard qui nous a si aimablement aidé dans nos recherches; à M. Mouchotte, interne du professeur agrégé Lepage qui a si bien dirigé nos études obstétricales.

Nous n'oublierons pas non plus de remercier M. le D^r Pupin l'aimable secrétaire de la Faculté pour les bons conseils qu'il n'a cessé de nous donner.

Enfin nous avons pendant nos études puisé aux leçons de M. le Professeur Pinard un précieux enseignement clinique que nous mettrons à profit pendant notre carrière médicale. Que M. le Professeur Pinard veuille bien accepter nos remerciements pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.

VIE DE BAUDELLOCQUE

Grâce à la complaisance de M. le professeur Guyon qui nous donna une lettre d'introduction auprès de Mme de Maillefer, petite-fille de Baudelocque, nous avons pu obtenir sur la vie de cet accoucheur des renseignements très intéressants. Nous remercions bien vivement Mme de Maillefer de la grande bienveillance avec laquelle elle nous a reçu.

Voyons d'abord l'origine du nom de Baudelocque. Sa famille, très ancienne, était autrefois noble et l'orthographe en était la suivante : Bau de Locque; mais par suite sans doute de revers de fortune le nom ne tarda pas à se fusionner et à s'écrire comme nous savons. Ce qui semble donner raison à l'assertion de Mme de Maillefer c'est qu'il existe à Abbeville, actuellement encore, une rue qui porte le nom de « rue de Locque (1) ». Jean-Louis Baudelocque naquit à Heilly en Picardie (aujourd'hui cette ville se trouve dans le département de la Somme) le 30 novembre 1745.

1. A Amiens il existe la rue Baudelocque.

Son père, peu fortuné, exerçait la profession de maréchal vétérinaire. Le métier qui ne rapportait pas toujours beaucoup, permit cependant à celui-ci de faire donner quelques leçons à son fils. Puis constatant l'aptitude au travail du jeune Jean, il résolut de l'envoyer à Paris.

Là le jeune Baudelocque put se consacrer entièrement à l'art des accouchements, à la chirurgie, à l'anatomie. Il ne tarda pas à se faire remarquer par un jeune professeur arrivé depuis peu lui aussi à Paris et qui se nommait Solayrès de Renhac : il devint son élève préféré.

Les cours de l'Ecole pratique qui lui accorda un de ses premiers prix et plusieurs années de service à l'hôpital de la Charité développèrent ses heureuses dispositions.

Etant encore élève, Baudelocque fut chargé de reprendre le cours de Solayrès. Celui-ci atteint d'une très grave maladie dont le premier symptôme était une extinction de voix presque complète, avait dû céder la place à son meilleur élève, ceci peut sembler anormal à notre époque, mais en ce temps, là où les concours étaient inconnus, un professeur ne pouvait faire un plus excellent choix parmi ses élèves.

L'année suivante d'ailleurs, Baudelocque prit rang parmi les professeurs. Les chroniques du temps nous apprennent toutefois que la protection de Houstet, homme très influent mais d'esprit éclairé lui tint lieu de dispenses.

Dès lors le jeune professeur ne tarda pas à se distinguer par son éloquence et sa clarté en chaire, par son habileté pratique.

D'ailleurs les honneurs ne se firent pas longtemps attendre ; en 1776 par conséquent à l'âge de trente et un ans Baudelocque fut nommé agrégé au collège de chirurgie, et peu après conseiller de cette docte compagnie.

Mais lorsqu'arriva la Révolution, Baudelocque qui était l'accoucheur de la noblesse fut signalé comme hostile aux idées présentes ; il dut même brûler les registres qui contenaient les accouchements faits par lui, mais il considéra qu'il fallait rester à Paris, car il se devait à l'humanité. Ceci est d'autant plus méritoire qu'il avait avec lui sa femme et ses enfants en bas-âge.

On ne l'inquiéta pas tout d'abord, mais une nuit Baudelocque entendit frapper à sa porte. Il se leva et il aperçut des hommes coiffés du bonnet phrygien, et armés de piques. Il crut bien que cette fois son tour était venu de poser la tête sous le couperet de la guillotine. Il dit adieu à sa famille et partit. Les hommes lui bandèrent les yeux, et le conduisirent en chaise de poste dans un quartier très éloigné.

On lui fit ensuite monter plusieurs étages, et il se trouva en face du fameux tribun Fouquier-Tinville qui lui demanda de vouloir bien accoucher sa femme.

Lorsque Baudelocque, encore tout ému, se fut

acquitté de sa tâche, Fouquier lui mit dans les mains une poignée d'assignats, et le laissa partir, non sans l'avoir remercié.

Depuis cette aventure, jamais on ne l'inquiéta d'aucune façon, et quand, après la période troublée, on sentit enfin le besoin de rétablir les institutions, Baudelocque fut nommé à la chaire des accouchements de l'Académie de chirurgie qu'il devait occuper avec le plus grand honneur jusqu'à sa mort en 1810. En même temps il était nommé chirurgien en chef et accoucheur de l'Hospice de la Maternité, établissement alors unique en Europe, dans lequel deux mille accouchements environ étaient pratiqués chaque année.

Son mérite devait également rejaillir à l'étranger ; il fut en effet membre de plusieurs sociétés étrangères. Il devint en peu d'années l'accoucheur le plus célèbre et le plus occupé de Paris. Il obtint successivement la confiance de la reine d'Espagne, et de la reine de Hollande, de la reine de Naples, de la grande duchesse de Toscane, de la grande duchesse de Guastalla.

La reine de Naples le décora de son plus grand ordre, l'ordre des deux Siciles. Il fut en outre choisi par Napoléon 1^{er} comme accoucheur de l'Impératrice Marie-Louise et un jour, mandé précipitamment par l'Empereur, Baudelocque, quoique malade, se rendit au Palais de Versailles. Mais il fut obligé d'attendre longtemps ; il attrapa froid et lorsqu'il rentra chez lui, rue des Saints-

Pères il se coucha. Dix jours après il mourait des suites du refroidissement contracté, le 1^{er} mai 1810, à l'âge de 65 ans.

A son lit de mort se trouvaient sa noble femme qui n'avait cessé durant sa vie de lui procurer tout le bonheur possible ; son fils qui fut notaire à Paris ; ses trois filles dont l'une épousa M. Lacroix banquier à Paris ; l'autre épousa M. Moisan notaire à Paris. La troisième devint la femme de M. Lambert de Sainte-Croix, ancien député au Parlement français.

Nous verrons dans un prochain chapitre combien les hautes fonctions de Baudelocque lui suscitèrent de haines et de basses jalousies. Nous verrons comment sa réputation faillit être compromise dans un procès scandaleux qu'il dut soutenir contre son plus acharné détracteur Sacombe. Nous tâcherons d'expliquer pourquoi presque tous ses contemporains lui furent hostiles, n'hésitant pas à employer contre lui les pires arguties et nous verrons enfin comment Baudelocque finit par triompher de ses ennemis.

SON ŒUVRE

Parmi toutes les œuvres, rapports, discours que Baudelocque nous a laissés, il est surtout deux livres qui méritent d'attirer notre attention.

Ce sont : 1° *Les Principes sur l'art des accouchements par demandes et réponses en faveur des sages-femmes de la campagne.*

2° *L'art des accouchements.*

Occupons-nous d'abord du premier.

La première édition des *principes sur l'art des accouchements par demandes et réponses*, date de 1775. Elle eut un tel succès qu'elle fut presque immédiatement épuisée, tant se faisait sentir le besoin d'un pareil ouvrage. Ce volume fut traduit en plusieurs langues, et il fut surtout beaucoup lu en Hollande sans doute à cause des sympathies que J.-L. Baudelocque trouvait à la Cour.

La deuxième édition que nous avons eue entre les mains date de 1787.

Dans l'Avertissement c'est-à-dire dans la préface de ce volume, Baudelocque s'excuse presque d'avoir autorisé l'éditeur à publier une seconde édition et « ce n'est, dit-il, qu'après avoir revu ces

« ouvrages, que j'ai cédé aux instances de quelques personnes distinguées, souvent alarmées des tristes fruits de l'ignorance des sages-femmes de la campagne... » (1)

Il nous explique ensuite pourquoi il a conservé dans son livre la forme de dialogue :

« Parce qu'une expérience de quinze années dans l'art d'enseigner m'a démontré qu'elle avait de grands avantages sur la forme ordinaire du discours, surtout pour des femmes dont l'esprit, la mémoire et le jugement sont peu cultivés... (2). »

Et certes à l'époque où Baudelocque vivait le mal était très grand; les sages-femmes ignorantes ou à peu près de leur art surtout dans les campagnes pourraient être comparées à certaines matrones modernes.

Mais toujours indulgent, Baudelocque pense, avec juste raison d'ailleurs, que le mal vient de ce que les sages-femmes de la campagne ne sont pas instruites, c'est pourquoi il leur compose un véritable catéchisme où elles apprendront les éléments essentiels de leur art.

Ensuite Baudelocque faisant une légère digression, nous raconte comment son manuscrit fut mis au jour à son insu par un M. Dufot, professeur d'accouchements dans la Généralité de Soissons.

1. *Avertissement*, page VII.

2. *Avertissement*, page VIII.

Lorsque l'auteur entre dans son sujet, il éprouve le besoin de faire au début une légère diatribe contre les symphyséotomistes et l'on se demande vraiment de quelle utilité cela peut être pour des sages-femmes de la campagne.

Plus loin, voulant combattre certaines erreurs communes dans les campagnes, il appuie sur ce fait que le sang des règles n'a aucune des mauvaises qualités que lui ont assignées les auteurs, comme de faire tourner à l'aigre les liqueurs en fermentation, d'exciter la pourriture des viandes, de ronger le fer etc... et il explique que s'il est quelquefois fétide, c'est par suite d'une maladie de l'utérus.

Et lorsque plus loin, il explique la manière de pratiquer le toucher, on croirait véritablement entendre parler un accoucheur moderne, sauf antiseptie, cela va de soi.

En passant sous silence sa thérapeutique encore dans l'enfance nous arrivons à une théorie vraiment surprenante pour l'époque : Baudelocque nous fait les recommandations suivantes :

« Evitez, dit-il, de faire le toucher trop souvent
« et sans nécessité chez une femme en travail, parce
« que ces attouchements rendent les parties dou-
« loureuses, *les prédisposent à l'inflammation...* »

Ces paroles ne nous prophétisent-elles pas en quelque sorte la prochaine découverte des microorganismes ; ne touchons-nous pas de bien près à l'antiseptie qui découle de leur découverte !

Nous signalerons également les conseils pratiques renfermés dans ce livre, par exemple lorsque Baudelocque s'élève contre certains accoucheurs « qui expriment le sang du cordon avant
« de le lier pour extirper le germe de la petite
« vérole, de la jaunisse, *des gales humides* qui
« couvrent quelquefois le visage des enfants nou-
« veau-nés ».

Puis continuant à mettre en relief certains principes auxquels il attache une grande importance, il nous entretient de l'hygiène de l'accouchée.

Il passe en revue jusqu'aux moindres détails, il explique même la manière de faire le lit de la femme accouchée.

Puis il essaie de lutter contre les parfums à la mode. la rose, le jasmin, la violette, le musc, l'ambre, qui sont aussi nuisibles, dit-il, qu'un air chargé de miasmes putrides. Il reste à savoir si Baudelocque a lutté avec succès contre le péché favori des jolies femmes, c'est peu probable.

Les idées qu'il émet sur l'hygiène du nouveau-né sont également très bonnes, ainsi que celles sur l'hygiène de la nourrice. Il conseille de bien nourrir celles-ci, et même il va jusqu'à leur permettre les fréquentations de l'homme pourvu qu'elles ne s'exposent pas à devenir grosses ! puis il s'insurge énergiquement contre l'allaitement au biberon.

Nous voyons donc que Baudelocque fut vérita-

blement en même temps qu'un savant un grand philanthrope.

Le chapitre suivant (1) va nous montrer qu'il fut également un croyant. Il conseille, si l'enfant est vivant de le baptiser dans l'utérus, au moyen d'une seringue dont on dirige la canule à la faveur du doigt.

Si un membre fait procidence, on touche ce membre avec l'eau salée en répétant les paroles sacramentelles : « Jete baptise... etc.. » et si l'on croit que c'est un monstre, on ajoute : « si tu es capable du baptême. »

Baudelocque veut que l'on suive ses conseils pratiques. Et certes comme on le voit, il n'a pas ménagé les préceptes. Même de nos jours ce livre mérite d'être encore relu ; ce n'est pas une de ces lectures arides qui vous rebutent dès les premières pages. Bien au contraire le style en est clair, l'idée très nette. Et bien que ce livre ait été fait pour des débutantes ; on y puise un fécond enseignement et l'on ne peut s'empêcher d'en estimer profondément l'auteur.

Occupons-nous maintenant du Livre impérissable de Baudelocque ; nous voulons parler de *l'art des accouchements*.

Cette œuvre eut un succès encore plus considérable que la précédente. On en fit huit éditions, chiffre énorme, si l'on pense qu'à cette époque

1. Section II, page 370.

et sans tout dire, que les communications n'étaient pas faciles.

Dans l'introduction à *l'art des accouchements* Baudelocque rend justice à ses prédécesseurs : il s'efface avec beaucoup de modestie devant des hommes comme Mauriceau, Smellie, Levret. Mais il exhale volontiers sa colère contre son contemporain Alphonse Le Roy qui avait recherché son amitié pour le frustrer de ses œuvres et de celles de son maître vénéré Solayrès de Renhac.

Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Le livre de Baudelocque se compose de deux volumes et de quatre parties, de nombreuses planches y sont jointes.

Dans la première partie, l'auteur traite de l'anatomie, de la physiologie de l'accouchement, de la génération, de la physiologie du fœtus.

Dans la deuxième partie il traite de l'accouchement naturel et de ses suites.

Dans la troisième partie sont traités les accouchements contre nature.

Enfin dans la quatrième partie il nous parle des accouchements laborieux, des grossesses gémellaires, des fausses grossesses, de l'avortement.

Nous ne nous arrêterons pas à étudier dans ce livre certaines questions de détail, nous irons tout droit aux chapitres où Baudelocque traite : 1^o l'allaitement ; 2^o l'emploi du forceps ; 3^o la symphysiotomie.

Voyons d'abord comment l'auteur traite une

question bien étudiée par les accoucheurs modernes, je veux parler de l'allaitement :

« Les femmes qui allaitent, dit-il, s'affranchis-
« sent de la majeure partie des accidents des sui-
« tes de couches ; elles éprouvent rarement cette
« grande révolution laiteuse dont nous venons de
« parler, parce qu'elles transmettent de temps à
« autre à leur nourrisson le fluide redondant qui
« la détermine ; qu'elles ont des sueurs moins
« abondantes que les autres, que leur sein ne se
« gonfle pas autant que celui de ces dernières,
« que les lochies ne coulent pas aussi longtemps,
« et que si cette évacuation se suspend ou dimi-
« nue au troisième jour, souvent après ce terme
« elle ne reparaît qu'en médiocre quantité, pour
« cesser bientôt entièrement... »

Mais un peu plus loin, Baudelocque a le tort de faire quelques réserves ; il devrait être plus affirmatif sur cette question de l'allaitement. Aujourd'hui d'ailleurs presque tous les accoucheurs partagent la manière de voir du professeur Pinard, qui, afin que tous ses élèves l'aient constamment sous les yeux, a fait graver dans l'amphithéâtre de la clinique de la Faculté, cette devise :

Le lait de la mère appartient à son enfant.
Toute mère doit allaiter son enfant.

Et lorsque Baudelocque traite du régime des femmes en couches, on trouve là d'excellentes

règles d'hygiène pratique, qui font pressentir les théories microbiennes actuelles, jugeons-en plutôt :

« Rien n'est alors d'une plus grande importance
« que le choix de l'air ; l'exemple des maladies
« qui exercent si souvent leurs ravages dans les
« hôpitaux où la misère conduit chaque année un
« grand nombre de femmes enceintes, prouve à
« quel point ce fluide doit être pur et exempt de
« corruption. Les miasmes putrides dont il est
« chargé dans ces hospices ne sont pas les seuls
« qui puissent en altérer la pureté, et le rendre
« aussi malfaisant ; les corpuscules émanés des
« fleurs, tels que la rose, le jasmin, et d'autres
« substances odoriférantes, ont aussi donné lieu
« quelquefois à des accidents très fâcheux, quoi-
« que chez des femmes accoutumées, dans un
« autre temps à ces sortes de parfums ».

Puis il conseille de renouveler fréquemment l'air des chambres ; de ne pas faire de bruit auprès de l'accouchée et surtout de veiller à ce qu'elle n'ait aucune émotion bonne ou mauvaise.

Il ordonne de faire des lotions sur les parties génitales pour prévenir l'irritation, et nous apprenons qu'on les faisait en ce temps-là le plus souvent avec du lait bouilli dans lequel on mettait une poignée de cerfeuil, et il critique en passant l'usage trop absolu que l'on fait du *sel duobus* que même à petites doses, les femmes ne supportent pas toujours.

Quoique cette thérapeutique médicamenteuse ne

soit plus guère usitée actuellement, il est bon toutefois de la signaler, de façon à bien montrer les progrès qui ont été accomplis depuis Baudelocque.

Passons maintenant à l'étude très importante du chapitre III du deuxième volume de « l'art des accouchements ».

Dans le chapitre III de l'art des accouchements, il subordonne à des règles fixes l'emploi du Forceps, luttant ainsi contre les dégâts causés parfois par l'arbitraire.

Il proclame d'abord que la femme doit être couchée à la renverse sur l'extrémité de son lit, de sorte que les fesses débordent un peu.

Après quoi, on chauffe légèrement l'instrument et on l'enduit de beurre ou de pommade.

Puis il nous donne les règles de l'application du forceps sur la tête première, conseillant de ne poser les branches que sur les côtés de la tête, jamais sur la face mais auparavant on doit s'être assuré que l'orifice de la matrice est dilaté ou dilatable.

Agissez avec douceur, dit-il, et vous surmonterez toujours les difficultés en variant légèrement la direction de l'instrument, soit en l'élevant soit en l'abaissant.

Mais partageant les vues de Smellie il est partisan de l'application de forceps au détroit supérieur ; l'on entrevoit déjà la campagne que Baudelocque va mener contre la symphyséotomie.

Il ne se dissimule pas les difficultés d'une pareille intervention, et il donne le conseil suivant :

« D'avoir grand soin, dans tous les cas, mais
« particulièrement dans celui où le peu de lar-
« geur du détroit supérieur oblige à recourir au
« forceps, d'en placer les branches de manière
« qu'on puisse rendre par son moyen les diamè-
« tres de la tête respectifs à ceux du bassin, et di-
« minuer, selon le besoin, celui qui doit passer
« dans la direction du plus petit diamètre des é-
« troits... Nous supposons que la longueur du
« petit diamètre du détroit supérieur est au-des-
« sous de trois pouces et demi, et au-dessus de
« deux pouces trois quarts ».

Comme Smellie également, Baudelocque est partisan des applications de forceps pour extraire la tête dans les « accouchements contre nature « où le tronc de l'enfant est entièrement sorti ».

Et non seulement il conseille de l'employer sur le fœtus vivant mais encore sur l'enfant mort afin « d'éviter la détroncation ». On voit que nous sommes encore loin de la basiotripsie.

Enfin nous arrivons au sujet cher à Baudelocque, je veux parler de l'opération césarienne qui consiste d'après la définition qu'il en a donnée à ouvrir une issue à l'enfant à travers les enveloppes du bas-ventre et le tissu même de la matrice. Alors il nous cite des faits où cette opération fut faite avec succès plusieurs fois sur la même femme, et il maltraite quelque peu Mauriceau qui

recommandait d'attendre la mort de la femme pour lui ouvrir le ventre.

Sans essayer de dissimuler la gravité du pronostic, il conseille de n'employer ce procédé que dans les cas indispensables, car il faut redouter les terribles hémorrhagies qui peuvent survenir. Mais il conseille de ne jamais faire l'accouchement prématuré qui donne de si tristes résultats :

« D'après ces tristes fruits de l'accouchement
« prématuré, quand la nature a mis quelques bor-
« nes encore à la mauvaise conformation du bas-
« sin, que pourrions-nous espérer lorsque l'entrée de
« cette cavité se présente de diamètre que douze
« à quatorze lignes, comme on le voit sur un des
« bassins qui forment ma collection, ou lorsqu'elle
« est encore plus étroite (1) ».

Nous arrivons à l'article III du deuxième volume où Baudelocque traite « de la section du pubis ».

Laissons-lui la parole : « Des hommes sensés se
« contestaient de glimprer sur la destinée des fem-
« mes et des enfants qu'ils ne pouvaient épargner,
« lorsqu'un étudiant en chirurgie, René Sigault
« conçut en 1768 le projet d'agrandir le canal du
« bassin en séparant les os pubis au moyen de la
« section de leur symphyse, et le mit en pratique
« quelques années ensuite, quoique le jugement
« de l'Académie de chirurgie, auquel il l'avait

1. *Art des acc.*, p. 291.

« soumis, ne lui eût pas été favorable; le titre
« qu'il venait d'acquérir dans la Faculté de Méde-
« cine lui paraissait suffisant pour l'autoriser à en-
« treprendre une opération nouvelle, qui avait
« alors peu de partisans et beaucoup d'adversai-
« res ».

Donnons en deux mots la définition de cette opération : Elle consiste à sectionner les ligaments inter-pubiens, et grâce au jeu des articulations ilio-sacrées à produire un écartement momentané des parties antérieures des deux os iliaques, par suite un agrandissement du bassin osseux.

Par tous les moyens possibles Baudelocque essaya de lutter contre Sigault. Dans une thèse soutenue aux écoles de chirurgie le 5 novembre 1776, et ayant pour titre :

« *An in partu, propter angustiam pelvis, impossibili, symphysis ossium pubis secanda*, il essaie de détruire l'opinion avantageuse qu'en avaient déjà quelques personnes. Or on sait que, exactement onze mois après, Sigault tentait l'opération et la réussissait sur la femme Souchot. Cela fit une véritable révolution dans l'art obstétrical.

C'est alors qu'on fit graver des médailles, en témoignage de reconnaissance et d'admiration à Sigault.

Mais lorsqu'il fut attaqué, au lieu de se défendre scientifiquement il préféra en appeler à l'opinion publique par la voie de la réclame et des

journaux (1) laissant la porte ouverte à toutes sortes de critiques bien mal fondées. Après avoir fait une véritable Révolution dans l'obstétrique, ce fut par son manque d'énergie qu'elle dut de rester dans l'obscurité pendant un demi-siècle.

Nous allons citer l'article paru sous la signature du Dr H. Varnier dans la *Revue d'obstétrique et de pédiatrie* d'Italie, de Naples pour mieux dire où Morisani et Novi travaillaient à sa renaissance, elle a fait grâce à mon maître M. Pinard, sa réapparition à Paris qui l'a vue naître; et le temps est proche où les accoucheurs de tous les pays se prendront pour elle d'un enthousiasme plus légitime, car il sera plus raisonné, que celui qu'elle souleva à la fin du XVIII^e siècle....

« Malgré le peu de succès de sa campagne. Morisani persistait, et en prévision du prochain congrès international de Rome, il envoyait à Paris en novembre dernier, son ancien assistant, le Dr Spinelli avec mission de plaider à nouveau la cause de la symphyséotomie auprès des accoucheurs français.

« Il ne fallut pas longtemps à Spinelli pour vaincre M. Pinard. Après avoir obtenu l'assurance que la mortalité infantile pouvait être réduite à 0, et que les femmes opérées à Naples ne conservaient du fait de l'opération aucune

1. *Revue d'obstétrique*, 1892. Juillet, p. 211.

« des infirmités que les classiques imputent à
« celle-ci ; après s'être assuré par des expériences
« cadavériques faites avec M. Farabeuf et auquel-
« les il a bien voulu m'associer, qu'après la sec-
« tion de la symphyse les pubis pouvaient être
« écartés de 6 centimètres sans déchirure des liga-
« ments et que cet écartement agrandissait le bas-
« sin dans de très notables proportions, M. Pinard
« commença hardiment à Paris une campagne en
« faveur de la symphyséotomie. »

On connaît les merveilleux résultats que cette opération a donnés depuis qu'elle a été remise en vigueur.

Bref, pendant plus d'un demi-siècle, cette brillante opération était tombée en désuétude et ce n'est qu'en 1891 que le professeur Pinard put déclarer dans la fameuse leçon du 7 décembre « que
« grâce à la symphyséotomie, la vie de bien des
« femmes et de bien des enfants sera sauvegardée
« et les accoucheurs n'auront plus à s'imposer le
« supplice de broyer des enfants pleins de vie
« qu'ils ont mission de sauver. »

Baudelocque fut un ennemi acerbe de la symphyséotomie. Il prétend que cette opération est tout au moins inutile car elle ne réussit que dans les cas qui ne nécessitent aucune intervention. Et d'ailleurs, dit-il, elle présente presque toujours les plus grands dangers pour la mère et pour l'enfant. Le cas de la femme Souhot, dont nous avons parlé plus haut semble le gêner beaucoup

et pour soutenir sa thèse il essaie de prouver que l'opération n'était nullement nécessaire. Or les documents de l'époque donnent un démenti absolu aux assertions de Baudelocque. Il cite par contre des exemples où après avoir été symphyséotomisées des femmes étaient venues le trouver; il avait constaté chez celles-ci que le bassin était normal.

Ceci d'ailleurs ne prouverait qu'une chose, à savoir l'abus que l'on faisait parfois de cette nouvelle opération.

Mais était-ce bien suffisant pour affirmer, comme il l'a fait, l'inaptitude d'Alph. Le Roy. Baudelocque cite encore une opération où il fut invité par ce dernier à assister à une symphyséotomie; malheureusement la femme mourut le huitième jour. Ce qu'il y a de certain c'est que Baudelocque ne cite que les faits qui viennent à l'appui de la cause qu'il soutient.

Son erreur consiste à toujours employer l'opération césarienne au lieu de la symphyséotomie. Or bien qu'il ne soit guère possible de dire exactement quel est le degré de rétrécissement qui ne permet pas d'obtenir, par l'accouchement prématuré et la symphyséotomie combinés, un résultat égal à celui obtenu par l'opération césarienne, il est probable que pour les bassins au-dessous de six centimètres l'opération césarienne est indiquée.

De plus le manuel opératoire est plus simple dans la symphyséotomie.

Baudelocque nous cite des statistiques où sur 41 femmes opérées il y eut 14 insuccès pour les femmes, et 28 insuccès pour les enfants dont 13 seulement sont venus vivants, et il croit que les accidents qui surviennent chez la mère sont dus au trop grand écartement de la symphyse.

Donc c'est la mortalité infantile de cause mécanique qui est le principal argument contre la symphyséotomie. Or le P^r Farabeuf a prouvé que si l'on avait eu tant d'insuccès c'est qu'après avoir sectionné la symphyse, on tirait la tête avec le forceps sans avoir au préalable ouvert le bassin. Par conséquent il se produisait un écrasement des pariétaux. Du jour où ses instructions ont été suivies, on a presque complètement supprimé la mortalité infantile.

Voilà ce que Baudelocque n'avait pas entrevu, pas plus d'ailleurs, il faut bien le dire, que Sigault ou Alph. Leroy. Ceux-ci n'étaient donc pas aussi bien armés que nous le sommes aujourd'hui pour défendre la symphyséotomie.

BAUDELLOCQUE ET SES DÉTRACTEURS

Le plus acharné de ses détracteurs fut sans contredit, Sacombe médecin accoucheur de l'Université de Montpellier.

Son ouvrage « *La Lucine française* » date de l'an XI. D'un style très emphatique et nullement scientifique ce livre fut beaucoup lu à l'époque, car l'on a toujours une légère tendance à se réjouir des attaques contre les contemporains.

Je laisserai la parole à Sacombe lui-même, et je commencerai par citer le passage suivant au début de son livre alors qu'il reproche déjà aux césariens et aux symphisiens *d'éventrer, de mutiler, de crocheter* les femmes en travail : « et voilà
« comment, je rends raison du silence coupable gardé par tous les médecins et tous les chirurgiens de Paris, témoins des douze opérations
« césariennes pratiquées depuis l'an IV par Baudellocque, Dubois, Péletan et Coutouly, sans
« besoin et sans succès, sur douze victimes auxquelles j'aurais sauvé la vie... (1) ».

Plus loin, Sacombe accuse formellement Bau-

1. *Lucine française*, p. 106, 1^{er} vol.

delocque d'avoir plagié son maître Solayrès de Renhae, de lui avoir volé tous les documents qui étaient en sa possession.

Pour bien se rendre compte de l'état d'esprit de Sacombe qui détestait également les césariens et les symphyséotomistes, je vais citer un défi qu'il envoya aux maîtres de l'époque :

« Que tous les sectateurs des Levret, des Chamberleyne et des Sigault, se réunissent pour trouver un sujet dont le bassin soit le plus vicieusement configuré ; qu'ils déclarent que cette femme enceinte est dans le cas de subir l'opération césarienne ou la *section sigaultienne* ; qu'ils signent leur déclaration ; que cette femme soit ensuite confiée à mes soins, huit jours au moins avant le dernier terme de la grossesse ; et si je n'accouche point cette femme, sans autre instrument que ma main, je consens à perdre ce que je suis si jaloux de mériter, l'estime et la confiance publique » (1).

On le voit, c'est la négation complète de toutes les interventions, ce qui prouve non seulement le parti pris de Sacombe mais encore son ignorance.

Nous verrons d'ailleurs que plus tard on lui contesta fortement le titre de docteur de la faculté de Montpellier qu'il s'octroyait à tort, croyons-nous.

1. *Lucine française*, p. 131, 1^{er} vol.

Et plus loin : « ce fut le 17 ventôse de l'an IV
« que maître Baudelocque et Antoine Dubois prati-
« quèrent l'opération césarienne à madame Vas-
« seur, épouse d'un imprimeur, accouchée précé-
« demment d'un enfant à terme et vivant. Cet acte
« de férocité, bien digne du régime révolution-
« naire, fut commis à l'hospice de l'école de mé-
« decine, en présence de tous les élèves, contre
« le gré de la victime, et par la plus infâme des
« trahisons, en l'absence et sans le consentement
« de son époux.

« Ceux qui désirent connaître tous les détails
« de cet assassinat chirurgical, la honte de l'art et
« l'opprobre de l'Ecole de Médecine de Paris, sont
« invités à lire mon Mémoire intitulé : *le Cri de*
« *l'humanité...*

« Madame Vasseur mourut trois jours après l'o-
« pération, et ce meurtre fut le signal du carnage.
« Onze autres femmes enceintes ont été victimées
« sans besoin et sans succès depuis l'an quatre
« jusqu'à l'an huit » (1).

Ensuite il entre dans le corps du sujet qu'il
veut traiter en prononçant l'éloge funèbre de
Mlle Adrienne Liquière, sage-femme, élève de
l'Ecole anti-Cæsaro-Symphisienne de Paris.

Sans cesse il continue à déverser des paroles
fort peu tendres pour Maître Baudelocque, qu'il
traite encore d' « assassin de Madame Vasseur ».

1. *Lucine française*, p. 134.

Plus loin, Sacombe devient encore plus violent. Citons exactement ses paroles :

« Baudelocque ne se pique pas de la même délicatesse (que Desault) lui qui le 17 Germinal an IV, eut l'impudeur de dire, en présence de six cents élèves, qu'il avait pratiqué avec succès l'opération césarienne sur une femme dont la fille, actuellement vivante, ne pourrait accoucher que par ce bienfait de l'art. Lorsque je lui ai demandé le nom et la demeure de ce sujet ainsi réprouvé de la nature, maître Baudelocque a eu le front de nier ce propos ; et tandis que six cents témoins l'accusent d'imposture à la face de l'Europe savante, il cherche à apitoyer sur son sort les femmelettes qu'il accouche, en disant que je lui en veux, que je le persécute,... Ingrat, je te couvre de boue pour dérober aux yeux de tes concitoyens les traces du sang de douze femmes enceintes dont tes habits sont dégouttants et tu dis que je te persécute » ! (1).

D'ailleurs parfois Sacombe devient même grossier, ainsi nous le voyons parler vers la fin du premier volume de sa « *Lucine* » de Baudelocque et de sa clique. Il est évident qu'un auteur sérieux ne se permettrait pas de pareils écarts de langage.

A mesure que l'on approche de la fin de son ouvrage Sacombe devient plus violent encore :

1. *Lucine française*, 1^{er} vol. p. 327.

« Baudelocque vous dis-je, il est des Dieux ! le sang « de la femme Marville rejailira sur vous : « vous êtes l'auteur de sa mort, de la mort de la « femme Vasseur, de la mort de la femme Bour-
« geois, de la mort de toutes les femmes tombées, « depuis l'an Il sous le couteau césarien... C'est « vous qui avez dicté l'arrêté qui déshonore la so-
« ciété de médecine ; c'est vous qui vous opposez « au bien que je veux faire et que je ferai malgré « vous. L'Erreur n'a qu'un temps, la vérité est « éternelle ; elle va sortir du nuage, son triom-
« phe est certain... »

Il n'est pas de moyens que Sacombe n'emploie pour satisfaire sa haine contre Baudelocque. Il excitait ses élèves à troubler les cours du savant accoucheur ; au besoin il leur donnait lui-même l'exemple.

Mais cela ne pouvait durer ainsi continuellement, et Baudelocque se décida à poursuivre Sacombe devant les tribunaux. Il fut d'ailleurs poussé à cela par ses élèves, car ces moyens répugnaient au grand accoucheur. Il résolut de faire mieux et en 1799 il céda aux demandes réitérées de Sacombe en lui confiant l'accouchement d'une femme dont le bassin était très difforme. La nature, qui devait tout faire fut cette fois impuissante, il fallut briser la tête de l'enfant. Mais on avait trop attendu, la mère succomba elle aussi peu de jours après, victime de l'ignorance et de la présomption.

Dès lors Baudelocque était vengé, quant à Sacombe, il disparut complètement à partir de cette époque.

A côté de ceux qui comme Sacombe ne luttaient que par jalousie, il y avait des hommes de valeur comme Alphonse Le Roy et Sigault, les pères de la symphyséotomie.

Nous avons expliqué précédemment quels furent les torts des deux Ecoles. Peut-être aussi y eut-il une certaine rivalité entre les deux premiers professeurs d'accouchements à Paris, Baudelocque et Le Roy.

Puis c'est Millot (de Dijon) qui se demande « par quelle magie un homme ignorant comme Baudelocque a pu devenir professeur ». Il est vrai que le maître réfutait la théorie de Millot sur la superfétation et l'art de procréer les sexes à volonté. Il prétend que Baudelocque ne comprendra jamais les mystères de la génération et qu'il est indigne de décourager ses élèves dans leurs recherches à ce sujet.

Cet ouvrage écrit dans un style très prétentieux ne fut guère goûté par les contemporains, et l'auteur rend Baudelocque responsable de son insuccès.

Pier, sous le pseudonyme de W. Kintisk, neveu de Smellie, n'est pas plus tendre pour Baudelocque dans « ses Lettres ».

Herbiniaux, chirurgien accoucheur et lithotomiste à Bruxelles, déclare que l'Académie de chi-

rurgie a couronné l'ignorance et la mauvaise foi, et il accuse Baudelocque de lui avoir dérobé ses observations sur les vices du bassin de la femme; il le traite finalement de plagiaire et de simple copiste, et nous voyons plus loin le jugement qu'il porte sur lui :

« Il mérite d'autant moins de ménagements que
« très supérieur à M. Levret et à beaucoup d'au-
« tres quant à la pureté du style, et à l'art de dé-
« velopper et de transmettre ses idées, il n'en de-
« vient que plus dangereux pour les esprits sus-
« ceptibles de prévention ».

Comme on le voit, Herbiniaux ne va pas comme Millot jusqu'à proclamer l'ignorance de Baudelocque, mais il ne peut pardonner à celui-ci l'article où il condamne énergiquement le levier de Ronhuisen qu'il trouve inutilisable.

Capuron, professeur agrégé d'accouchements, est très dur pour Baudelocque, lisons-en plutôt un extrait :

« Une personne est reçue à l'hôpital de la Cha-
« rité et se déclare hydropique. Corvisart l'exa-
« mine, et croit sentir un petit fœtus vers le flanc
« gauche ; ce qui porte à juger qu'il y a chez la
« malade une hydropisie enkystée compliquée de
« la grossesse extra-utérine. Baudelocque prié de
« visiter cette femme, la touche, et assure ne
« trouver qu'une apparence de grossesse causée
« par un squirrhe énorme de la matrice. Qu'ar-
« rive t-il ? Quinze jours ou trois semaines après,

« la femme accouche naturellement d'un enfant
« très volumineux, plein de vigueur et de santé.
« Quelle surprise pour le professeur de clinique !
« Quel avertissement pour le célèbre accoucheur !
« Quelle leçon pour les élèves ! Nous apprîmes
« bien alors à ne jamais décider en pareille matière,
« re, qu'après avoir acquis une certitude complète
« de l'existence d'un fœtus dans la matrice. Cette
« circonspection est le seul moyen de se mettre
« à l'abri de l'erreur, et d'éviter ces lourdes mé-
« prises qui tournent à la honte de l'art, au dé-
« shonneur du praticien, au détriment de la fem-
« me, et presque toujours à la perte de l'indivi-
« du qu'elle porte dans son sein. » (1).

Mais cependant J. Capuron partage les idées de Baudelocque sur la symphyséotomie dont il est un adversaire résolu, parce qu'il n'en voit pas l'utilité.

Coutouly fut également un de ses adversaires ; cet accoucheur soutenait entre autres théories combattues par Baudelocque que l'amputation du bras est quelquefois nécessaire dans les présentations de l'épaule (2).

Il y a bien encore d'autres accoucheurs qui ont essayé de réduire à néant l'œuvre de Baudelocque, mais la place nous fait défaut, et nous n'avons cité que ceux qui ont un certain renom.

1. Capuron. *Cours d'accouchement*. p. 108. M^e Ed.

2. Coutouly. *Mémoires sur quelques accouchements*, 1807.

Toutefois nous ne passerons pas sous silence les récriminations amères de Velpeau. Dans le premier volume de son livre sur les accouchements il nous dit ceci :

« Telle est la destinée des hommes et des choses. « Si Solayrès eût vécu, peut-être Baudelocque « n'aurait point honoré la France. C'est avec les « idées de Solayrès, en effet, plutôt qu'avec les « siennes que Baudelocque acquit tant de célé-
« brité. »

Et à un autre endroit :

« Baudelocque était violent, impérieux, irritable
« et souvent injuste; mais jamais il ne justifia par
« ses actes les attaques dont je viens de parler,
« et c'est la jalousie qui hâta sa mort parce qu'il
« était arrivé à une des plus hautes situations. »

Il est évident que Velpeau semble un peu sévère pour Baudelocque, car rien ne prouve efficacement que si Solayrès avait vécu, l'élève n'aurait pas surpassé le maître.

Nous en avons fini avec ce chapitre ; voyons maintenant quels furent les admirateurs de Baudelocque à son époque.

SES ADMIRATEURS

Mme Lachapelle (1), dans son ouvrage, ne cesse de faire l'éloge de Baudelocque pour qui elle eut une très vive affection, laquelle lui fut certainement rendue par le grand accoucheur.

Cependant elle montre le grand inconvénient de la classification de Solayrès de Renhac que Baudelocque a trop suivie. C'est ainsi que sur 94 positions du fœtus dans la cavité utérine, Mme Lachapelle n'en conserve que 22, dont trente années de pratique lui ont confirmé l'existence.

Dans le livre de Mme Boivin (2), on trouve peu de choses relatives à Baudelocque. Elle nous dit cependant qu'il cherchait tous les moyens d'enrichir un art qu'il avait porté, pour ainsi dire, au delà de la perfection.

En 1817 Fournier écrivait que l'art des accouchements avait atteint son dernier degré de perfection, qu'après Baudelocque il était inutile de chercher encore à en reculer les limites.

Nous devons remarquer également qu'Ostlander

1. Mme Lachapelle. *Pratique des accouchements*, p. 19, Vol. 1.

2. Mme Boivin. *Pratique des accouchements*, p. 5.

eut une grande affection pour cet homme, que ce fut lui qui le consola de ses ennuis. Il nous raconte même qu'il assista aux derniers moments de Baudelocque, et l'accompagna jusqu'à sa dernière demeure.

Mais ce fut surtout après la disparition honteuse de Sacombe que commença véritablement le triomphe de Baudelocque.

Dans le discours que J.-J. Leroux professeur de clinique interne prononça le 3 mai 1810, celui-ci nous retrace en quelques lignes saisissantes la vie du maître ; citons-le :

« Eh bien, c'est au milieu de ce concours d'hom-
« mages que lui rendaient les Français et les
« étrangers, que la calomnie, qui n'osait point
« attaquer ses talents, l'avait accusé d'être sévère
« dans l'exercice de son art, d'aller même jusqu'à
« une certaine dureté... Je vous atteste, femmes
« sensibles qui lui accordiez une confiance méritée ;
« je vous atteste, vous tous ses confrères, qui
« pouvez le juger, vous qui dans ces moments
« terribles et doux qui nous procurent le bonheur
« d'être pères, étiez tranquilles quand vos épou-
« ses chéries étaient confiées aux soins de M. Bau-
« delocque ; peut-on offrir plus de consolations,
« prouver plus de sensibilité, montrer plus de
« complaisance et de douceur... »

Puis il nous le montre jouissant avec simplicité de sa grande fortune, entouré de toute sa famille. Il nous le montre à son lit de mort, auprès

duquel ont pris place ses élèves et ses enfants.

Il nous donne les noms des médecins qui le soignèrent de l'affection à laquelle il succomba. Ce furent Corvisart, And. Louis, Abraham et lui-même Leroux.

Nous avons pu également lire un discours de Chaussier, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, prononcé le 30 juin 1810, où il testace à peu près dans les mêmes termes élogieux la vie de Baudelocque.

Comme on le voit, après avoir été vivement critiqué, on ne peut s'empêcher de reconnaître le réel mérite du premier professeur d'accouchements. La jalousie et l'envie ne purent avoir raison de ses doctrines. On fut forcé de désarmer ; malheureusement les luttes quotidiennes qu'il eut à soutenir épuisèrent vite sa santé, et il ne put jouir que très peu de temps d'une gloire si bien acquise.

LES ÉCOLES D'ACCOUCHEMENT AU TEMPS DE BAUDELOQUE.

Afin de bien démontrer les services qu'a rendus Baudelocque il nous semble utile de faire une petite digression sur les Écoles d'accouchement à son époque.

Nous avons trouvé quelques documents dans les Archives du département de la Seine.

C'est tout d'abord une pièce datant du 10 floréal an X de la République contenant un rapport dans lequel on demande la création d'une École d'accouchement à Paris. Chaque département enverrait une élève pour étudier l'art des accouchements.

Comme les bureaux ne fonctionnaient pas mieux autrefois qu'aujourd'hui, le ministre donne l'ordre de classer la proposition — attendu qu'il a déjà un rapport semblable à l'étude, datant de l'époque de Necker. Or, on sait ce que veut dire « classer » en termes de bureaux.

Le 6 germinal an X un nouveau rapport est adressé au citoyen général Bonaparte, premier Consul ; il est à remarquer que ce sont toujours les préfets des départements du Nord de la France

qui viennent à la rescousse. Là encore le rapport est « classé ».

Malgré tout, cela devait forcément ouvrir les yeux des philanthropes. L'influence du catéchisme de Baudelocque se faisait déjà sentir : dans les pays les plus rapprochés de la capitale et des grandes villes, on lisait beaucoup ce livre, à tel point qu'un certain docteur Reynaud établi à Aix (Bouches-du-Rhône) éprouve le besoin lui aussi de faire un catéchisme à l'usage des sages-femmes. Mais l'Académie dans un rapport documenté refuse après délibération de récompenser l'auteur.

Les livres de Baudelocque étaient à une époque encore plus avancée d'un usage courant ; ses doctrines avaient fait du chemin. C'est ainsi qu'un rapport du 25 août 1812 nous apprend qu'ils coûtaient 1 fr. 75 et qu'ils étaient obligatoires pour les sages-femmes de la Maternité.

Enfin nous voilà donc en pleins progrès ! Le Ministre, sur les conseils de Baudelocque, a donc décidé la création d'Ecoles d'accouchements.

Nous n'entrerons pas dans des détails sur le fonctionnement de ces établissements, ce serait sortir de notre sujet. On pourra consulter, si l'on veut avoir des renseignements les documents que nous désignons à notre index bibliographique.

En continuant nos recherches, nous avons trouvé un rapport imprimé fait à Paris le 10 thermidor an X de la République une et indivisible

adressé par Chaptal alors Ministre de l'Intérieur, aux préfets.

Nous en extrayons les articles suivantes :

TITRE I. — *Article 12.* — L'agent desurveillance procurera à chacune des sages-femmes le catéchisme de M. Baudelocque. Les préfets en rembourseront le prix à raison de six francs.

TITRE III. — *Article 6.* — Il sera publiquement accordé des prix aux dix élèves qui en auront été jugées dignes par les examinateurs. Les deux premiers seront une médaille d'or et d'argent : il sera en outre donné à chacune un exemplaire du grand ouvrage de M. Baudelocque. »

Mais certaines difficultés surgirent au début de la création de ces écoles. Les élèves n'étaient pas toujours très disciplinées. Ainsi on peut lire dans les documents de l'époque une plainte contre Mme Lachapelle ; elle est émaillée de fautes d'orthographe, ce qui ne nous donne pas une riche idée de l'instruction des sages-femmes au début de notre siècle.

Nous avons également parcouru des dictées que l'on avait fait écrire à un examen de concours pour entrer à l'Ecole de la Maternité. On n'a pas idée de l'orthographe, c'est même presque illisible. Il est vrai qu'Orfila qui était examinateur en refusa une grande partie.

Baudelocque avait donc vu bien juste en dénonçant le mal et en cherchant à y remédier, ce fut

d'ailleurs l'œuvre de tout ce siècle de perfectionner l'art des accouchements, et de faire des sages-femmes actuelles, des femmes à la hauteur de leur tâche.

SON INFLUENCE

Afin d'avoir une juste idée de l'influence qu'exerça Baudelocque sur l'art des accouchements, il est bon de rappeler que Levret, Smellie, Solayrès de Renhac, avaient beaucoup ajouté aux travaux de Mauriceau, de Deventer, de Lamotte. Ils ont donné une direction à ces études ; déjà avec Levret, l'art fait un grand pas ; le forceps est substitué aux barbares instruments dont on s'était servi jusqu'alors.

Le raisonnement remplace l'imagination ; on étudie de plus près l'anatomie, on cherche à se rendre compte des rapports respectifs du bassin et du fœtus.

Baudelocque eut le mérite d'exposer avec une grande concision les principes généraux de l'obstétrique. Il montra que les difficultés de l'accouchement consistent dans la disproportion de la partie fœtale et du bassin. Il eut le mérite de poser le diagnostic des positions de l'enfant, mais nous avons vu plus haut qu'il faudra les réduire de beaucoup. N'importe il a tracé la voie, on n'a plus qu'à la suivre.

Parti de ce principe que le devoir de l'accoucheur consiste uniquement à aider ou à tenter la nature, il a montré l'abus et le danger des manœuvres trop fréquentes.

En lisant ses livres, on s'aperçoit bien vite que Baudelocque aime son art avec passion. Il essaie de faire partager sa manière de voir ; en tous cas il cherche à déraciner complètement la routine. Ses œuvres, entre autres son catéchisme montraient bien ces tendances ; il ne cherche pas le renom du monde à faire œuvre durable, non, il cherche à faire œuvre utile.

D'ailleurs Baudelocque n'a pas publié toutes ses œuvres : de plus un grand nombre de rapports, de mémoires existent dans les archives médicales.

Nous nous souvenons d'avoir lu un de ses rapports à l'Académie de chirurgie, fait le 12 mai 1791 sur le 3^e volume manuscrit de l'histoire de chirurgie par M. Peyrilhe.

Sa grande clientèle ne l'empêchait pas de se livrer à ses travaux ; ce qui prouve qu'il savait faire toutes choses avec méthode.

Pour donner à ses élèves une solide instruction, il ne bornait point, nous dit Chaussier, l'enseignement à de simples discours ; mais après avoir exposé d'une manière claire et concise l'objet particulier qu'il se propose de traiter, il en développe, en éclaircit les différents points par les questions qu'il adresse à une ou plusieurs élèves... chaque leçon est comme la conversation d'un bon père

avec ses enfants, ce n'est pas la méthode seule
qu'on exerce, mais l'intelligence et le jugement ;
rien n'échappe à l'attention, les mots sont expli-
qués, les difficultés examinées, expliquées ; » cette
« méthode d'enseignement, disait Baudelocque,
« est moins attrayante pour le professeur ; elle
« est plus pénible, et elle exige plus de temps
« pour exposer chaque sujet en entier, mais les
« élèves en tirent plus de fruit, et elles savent
« plus à la fin d'une leçon qu'elles n'auraient
« appris dans plusieurs ans de même par la méthode
« par la méthode ordinaire. »

Telle fut, à n'en pas douter, ce que déterminait
Baudelocque à écrire son *catéchisme* à l'usage
des sages-femmes. De cette leçon il faut être de
leur école, car on voit que pour eux tout prin-
cipe n'en était pas moins une vulgaire, et nous
trouvons que ce petit livre caractérise très bien
l'esprit clair et précis que fut cet homme qui
cherchait à vulgariser le plus possible, sans fati-
guer l'esprit quelquefois par l'usage de ses leçons
ces.

Dans leur encyclopédie *littéraire et critique*
d'Angers jugent Baudelocque de la façon sui-
vante : « Il ne fut pas un de ces génies puissants
« appelés à changer la face des sciences, ses prin-
« cipes étaient en quelques mots éparpillés et en
« confus. »

Toutefois ils lui concèdent une grande faci-
lité ; une grande précision d'expressions, un grand in-

lent d'observation, une grande dextérité, et ils le félicitent d'avoir empêché l'accouchement d'être livré à la routine et à l'ignorance en formant des sages-femmes.

Il est vrai de dire que Baudelocque suit de très près la classification de Solayrès. Mais du moment qu'il n'éprouve pas le besoin de la modifier, on ne doit pas cependant l'accuser de plagiat, comme l'ont fait certains auteurs.

Bien entendu nous ne tiendrons aucun compte des critiques de Sacombe qui semblent être dirigées non pas contre les théories de Baudelocque mais contre sa personnalité.

Quant à nous, nous ne contesterons pas à Baudelocque son talent, car nous pensons avec Velpeau qu'il a donné au monde un livre qui restera dans la science, comme un monument de sagesse et de raison.

Certes, il est à regretter que cet homme d'esprit si large n'ait jamais voulu admettre les bienfaits de la symphyséotomie.

Pour terminer, il est un fait qui mérite d'attirer l'attention ; c'est à la clinique qui immortalise à jamais le nom de Baudelocque que le professeur Pinard a fait la première symphyséotomie.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

ALPHONSE LE ROY. — Œuvres complètes.

Archives du département de la Seine. F. 8, 216 et suivants.

BAUDELOCQUE. — Art des accouchements, 1844, n° 44222.

Biblio. FM.

— Catéchisme pour les sages-femmes, 1875, n° 34780, FM.

— Thèse d'agrégation ; An in partu propter angustiam pelvis impossibili, symphysis ossium pubis secanda, Paris, 1776.

BOIVIN (Mad). — Mémorial de l'art des acc., 1824.

CAPURON. — Cours d'accouchements, 1828, 4^e édit., n° 34614, F. M.

COUTOULY. — Cours d'accouchements, 1807.

DELEURYE. — Cours d'accouchements, 1772, n° 34836, FM.

DEVENTER. — Cours d'accouchements, 1773, n° 6192, FM.

DEZEIMERIS. — Dictionnaire historique.

GARDIEN. — Accouchements.

HERBINIAUX. — Traité sur divers accouch. laborieux. Bruxelles, 1892, 34680, F M.

LACHAPELLE (Mad.). — Pratique des accouch., 1821.

LAUVERJAT. — Réflexions sur la symphyséotomie, 1779, mél.
in-8, 140 F. M.

LE BAS. — Dictionnaire encyclopédique.

MILLOT (de Dijon). — Accouchements, 34692, F. M.

OSIANDER. — Bemerk. über franz. Geburtsch. nebst einer ausführlichen Beschreib der Maternité in Paris.

PINARD. — Leçons cliniques.

SACOMBE. — Lucine française, 34989. F. M.

SIÉBOLD. — Trad. Hergott, Histoire de l'obstétricie.

VELPEAU. — Œuvres.

Revue d'obstétrique et de pædiatrie, 1892.

Vu : le président de la thèse,

PINARD.

Vu : le Doyen,

BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

